

VINCENT ALMENDROS

UN ÉTÉ

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Vincent Almandros

Un été

Les Éditions de Minuit (2015)

Numérisation : dp (2015)

OceanofPDF.com

Cet ouvrage a bénéficié du programme
« Mission Stendhal » de l'Institut français.

© 2015 Les Éditions de Minuit

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 978-2-7073-2812-0

OceanofPDF.com

Le vent se lève, il faut tenter de vivre.

Paul Valéry

OceanofPDF.com

Disons que pour mon frère, naviguer était un rêve d'enfant.

Cet été-là, il m'avait proposé de venir passer quelques jours en mer à bord de son voilier. Le plus simple, m'avait-il dit, était que Lone et moi prenions un train de nuit pour les rejoindre le matin du 3 à Naples. Je n'avais pas compris ce qui était simple.

Il ne fallait pas que je m'inquiète. Jeanne et lui nous attendraient au port. Celui-ci était situé au pied d'un château, je ne pouvais pas le manquer.

En arrivant devant l'édifice un peu après neuf heures, nous décidâmes, avec Lone, d'attendre de l'autre côté de la voie rapide. Nous posâmes nos sacs devant les édicules des compagnies maritimes, sur les vitres desquels des affichettes proposaient des prestations pour les îles environnantes. Au-dessus de nous, on pouvait lire l'inscription « Porto di Napoli » en grosses lettres noires. Je me tournai pour regarder de nouveau le château. C'est bon, dis-je à Lone, c'est là.

Elle venait de s'asseoir sur des marches et s'éventait avec le plan replié de Naples. Elle me sourit, sans rien dire. Elle était fatiguée. Elle avait chaud. Les ailes de son nez étaient pailletées de gouttelettes de transpiration. Je lui souris aussi. C'était le premier voyage que nous faisions ensemble, je ne voulais pas qu'elle pense qu'avec moi on pouvait se perdre.

J'ouvris un bouton de ma chemise et me tournai vers les quais d'embarquement où patientait un imposant ferry blanc. Il n'y avait pas le moindre bateau de plaisance ici. Je regardai ma montre. Je me demandais où était mon frère.

Cela devait faire une vingtaine de minutes que nous attendions au soleil lorsque mon téléphone se mit enfin à vibrer dans ma poche.

Vous êtes où ?

Là, au port, dis-je, devant le château.

Mon frère aussi était là, au port, devant le château. Il nous attendait.

Je ne le voyais pas.

Je ne te vois pas, me dit-il.

Je le cherchai du regard.

Où ça ?

Là, insista-t-il.

Mon frère se trouvait en réalité à un gros quart d'heure, pour le rejoindre nous devions longer à pied la via Ammiraglio Ferdinando Acton, puis, après le Giardini del Molosiglio, surtout ne pas prendre le tunnel, mais bifurquer à gauche sur le front de mer, via Nazario Sauro, poursuivre tout droit et voilà, ce n'était pas compliqué, le port se trouvait là, via Partenope. Il y avait un château, je ne pouvais pas le manquer.

En approchant ma joue de la sienne, assombrie par une épaisse barbe mousseuse, je fis remarquer à mon frère qu'il existait deux châteaux à Naples.

Je sais, dit-il.

Tu ne me l'avais pas dit.

Non, moi je t'avais dit le castel dell'Ovo, l'autre c'est le castel Nuovo.

Ça se ressemble, dis-je.

C'est pas grave, dit-il, tu as dû mal comprendre, et il s'avança vers Lone en ôtant son chapeau. On se rencontre enfin, dit-il en l'embrassant, et tout en attaquant l'autre versant de son visage, il lui demanda si elle comprenait le français. Un peu, répondit-elle en riant.

Je voulais savoir ce que mon frère pensait d'elle, comme ça, au premier abord, mais malgré moi mon regard fut attiré par le chapeau qu'il venait de remettre sur sa tête. L'élégance de celui-ci, une sorte de large panama dont la calotte était entourée d'un ruban noir, dépareillait un peu avec le reste de

sa tenue, son tee-shirt lie-de-vin maculé d'ocelles de graisse, son bermuda râpé et ses tongs. Il est beau ton chapeau, lui dis-je. Attends de voir le bateau, dit-il avec fierté.

OceanofPDF.com

À côté des vedettes à moteurs racées et aérodynamiques qui le prenaient en étau, le voilier de mon frère avait un aspect vieillot. Le mât était haut, mais la coque pas très longue, moins de huit mètres environ. La partie émergée de celle-ci n'était plus vraiment blanche, mais d'un gris érodé, verdi d'algues. Je sentis le regard de mon frère posé sur moi alors je hochai la tête. C'est super, dis-je.

Je me tournai vers Lone pour la prendre à témoin. Elle hocha la tête, elle aussi, et se pencha discrètement pour regarder en contrebas l'eau huileuse du port, à la surface de laquelle flottaient, au milieu de mamelons de mousse, une bouteille en plastique et deux ou trois cubes de polystyrène.

Mon frère venait de monter sur son voilier. Il se retourna pour l'aider à grimper en lui tendant la main. Lone retira ses ballerines sur le ponton et, d'une ample enjambée, franchit le balcon avant, sans parvenir à réprimer un cri d'appréhension qui se mua en rire nerveux. Tout va bien, dit Jean pour la rassurer.

Mes premiers pas furent hésitants. Mon sac de voyage était lourd et me déséquilibrait. Je dus me courber pour parvenir sans heurt jusqu'à l'arrière du voilier, dans sa partie creuse. Là, en relevant très légèrement son chapeau, mon frère nous souhaita la bienvenue. Il affichait un sourire satisfait de propriétaire. Il massa sa barbe. Voilà le cockpit, dit-il. Je m'essuyai le front et regardai autour de moi le mètre carré dont nous disposions pour nous mouvoir. Deux banquettes étroites se faisaient face. C'est super, dis-je à nouveau en retirant le sac de mon dos. C'était donc là, en plein air, que nous allions passer l'essentiel de notre temps.

Avec une curiosité indécise, je m'approchai de l'ouverture qui composait l'entrée de la partie habitable et, du regard, fouillai l'intérieur du bateau. Tu peux visiter, me dit mon frère.

Je posai un pied sur la première marche. Le bois craqua sous le poids de mon corps. À l'intérieur régnait une chaleur lourde, inerte. De part et d'autre de la pièce se trouvaient deux autres banquettes. Celles-ci, plus

longues que celles en extérieur, étaient recouvertes d'un affreux tissu jaune chamarré de bleu et encombrées de vêtements et d'objets divers.

Jean me conseilla de ranger nos deux sacs dans la couchette-cercueil de bâbord. Où ça ? Là, à gauche, dit-il en désignant un renforcement déjà occupé par deux valises, et il me fit passer le sac de Lone. Je m'essuyai de nouveau le front.

J'avais chaud.

Mon frère descendit pour m'aider, vérifia d'un coup d'œil que les sacs étaient bien rangés puis tassa celui de Lone un peu plus vers le fond. Voilà, dit-il ensuite pour commencer la visite.

Lone descendit à son tour, mais comme nous lui barrions le passage, elle fut contrainte de s'arrêter sur la deuxième marche. Elle dut se pencher pour découvrir l'intérieur du bateau.

Ce n'est pas très grand, mais c'est fonctionnel, s'enorgueillit Jean. Je le regardai.

Jeanne n'est pas là ?

Non, dit-il.

OceanofPDF.com

Tout en m'expliquant que Jeanne avait dû aller acheter du pain – elle allait arriver –, mon frère s'avança vers l'unique porte qu'il ouvrit en me cédant le passage. La cabine dans laquelle j'entrai était occupée par un matelas qui épousait la forme en V de l'avant du bateau et reposait sur une superstructure en bois. Les cloisons avaient pour revêtement une moquette bleuâtre qui dégageait une légère odeur de moisissure. Pourtant, le capot au-dessus du lit était ouvert et apportait un peu d'air.

C'était la première fois, je crois, que je m'approchais d'un lit dans lequel mon frère et Jeanne avaient dormi. J'eus un mouvement de recul en découvrant le soutien-gorge qui traînait sur le drap. Il avait dû être oublié sans préméditation, pourtant, en regardant ses bonnets blancs ajourés, je ne pus m'empêcher d'imaginer que Jeanne ne l'avait pas laissé par hasard.

Vous êtes bien, là, dis-je en sortant de la cabine et, disant cela, je compris que je venais de quitter la seule chambre du bateau. Lone et moi ne dormirions donc pas ensemble, mais séparés d'un bon mètre, disposant chacun d'une banquette.

Voilà, dit mon frère pour signifier que la visite était terminée, et il en profita pour ôter son chapeau. Il l'agita devant son visage pour s'éventer. D'une main, il ébouriffa ses cheveux. Ah, dit-il comme s'il avait omis quelque chose, et remettant son panama il nous montra, dans un recoin attenant à leur chambre, les toilettes. Il précisa qu'il nous en expliquerait le fonctionnement plus tard, mais ce n'est pas compliqué, dit-il, le système est composé d'une vanne et d'une pompe qui rejette le contenu de la cuvette dans la mer, comme ça, il faut pomper, pomper jusqu'à ce que l'eau arrive, vous voyez, mais il faut toujours regarder si la vanne est, attendez, dit-il comme s'il y avait un problème. Ah, ça y est, ajouta-t-il, et il recommença à activer la pompe, de haut en bas. Oui, ça n'a pas l'air très compliqué, dis-je.

Dehors, la température avait considérablement augmenté. L'air était devenu suffocant. Je sentais le soleil chauffer mon front et demandai à mon

frère, qui était encore en bas, s'il avait un chapeau à me prêter. Tu n'en as pas ? Non, dis-je. Attends, dit-il. Je me redressai, et en me retournant vis Jeanne sur le quai.

Je voulus aussitôt l'accueillir par un sourire, mais à cause de la réverbération sur les coques des bateaux, je fermai un œil et mon sourire se transforma en grimace. On se demandait ce que vous foutiez, lança-t-elle d'un ton enjoué tout en enjambant le garde-corps. Jeanne ne prononçait jamais le mot bonjour. Elle s'avança en s'accrochant à un câble relié au mât. Quand elle ne fut plus qu'à quelques mètres de moi, elle ajouta qu'elle était contente qu'on soit là.

Jean, dont la tête venait de reparaître à l'air libre, me fit passer une casquette en me disant qu'il n'avait trouvé que ça. C'est super, lui dis-je. C'est mieux que rien, rectifia-t-il, et après s'être emparé du sac plastique que Jeanne lui avait confié, il disparut à nouveau. Je considérai un instant la casquette, mais la main de Jeanne, déjà, se posait sur mon épaule. Je me laissai embrasser sur la joue, avant d'aller chercher la sienne dont, par la force des choses, je m'approchai. Sa peau était brune, parsemée de taches de son. Et alors que je tendais l'autre joue, Jeanne me demanda si j'étais seul.

Non, non, m'empressai-je de lui répondre, Lone est là. Je me tournai, cherchai autour de moi.

Elle s'est couchée, dit Jean dont la tête reparut pour la seconde fois devant nous. Il s'écarta pour nous laisser voir. En contrebas, en effet, Lone s'était allongée sur l'une des banquettes. Ses jambes étaient pliées en L et sa tête reposait sur un gilet de sauvetage dont l'un des pans faisait office de coussin. Elle est belle, dit Jeanne en esquissant un rictus. Elle est blonde, remarqua-t-elle.

Lone avait fini par rouvrir les yeux et, nous découvrant tous les trois massés dans l'embrasure, elle s'était redressée en se recoiffant à la va-vite. Elle s'excusa de s'avoir endormie. T'être, rectifia Jeanne. T'être endormie.

Je retirai ma casquette et m'essuyai le front. Sur le devant, l'inscription « Vendée-Globe 2011 – Les Sables d'Olonne » était brodée en lettres

blanches. Je mis un temps avant de comprendre. Pour moi, la course en solitaire, jusque-là, s'écrivait *Vent des globes*.

Lone s'était avancée pour se présenter, elle avait tendu la main à Jeanne, qui la regardait, cette main, et finit par s'en saisir, s'en servant comme d'une poignée pour attirer Lone vers elle et l'embrasser sur les joues. À mi-parcours, elle scella son geste en disant son prénom, « Jeanne », comme une signature à laquelle Lone accola aussitôt la sienne.

Comment ?

Jeanne connaissait le prénom de Lone, mais ne s'attendait peut-être pas à l'entendre prononcé ainsi.

Lone, répéta Lone.

Tu es fatiguée ? Un peu, répondit Lone en glissant une mèche derrière son oreille. J'enfonçai à nouveau la casquette sur ma tête. Bon, tout le monde est là, dit alors mon frère, on va pouvoir partir. Déjà ? dis-je. J'avais eu, l'espace d'un instant, l'impression que notre voyage se terminait.

En vérité, il commençait.

OceanofPDF.com

Le moteur, à l'arrière, se mit à crachoter sans régularité dans l'eau du port. Une désagréable odeur d'essence se répandit en nuage autour de nous. Larguant les amarres à l'avant, mon frère me demanda de lui faire passer la gaffe pour la pendille. Là, dit-il. Je lui tendis la perche qu'il me montrait, munie d'un croc. J'ignorais ce qu'était une pendille, mais je sentais qu'on n'allait pas tout m'expliquer.

Jean me demanda de « défendre ». De défendre ? Oui, dit-il alors que nous commencions déjà à nous éloigner du ponton, vite, fais en sorte qu'on ne touche pas les autres bateaux. Je retrouvais rapidement le bas de mon pantalon jusqu'au mollet et essayai de repousser du pied la coque du bateau voisin. Je ne parvins pas à éviter un léger frottement. Attention, dit-il soudain. Je tournai la tête vers lui. Il s'adressait à Jeanne. À la barre, celle-ci était en train de faire pivoter le voilier. Mon frère paraissait nerveux, pourtant Jeanne avait l'air d'avoir les choses en main. Elle enclencha la marche avant vers la sortie du port, tandis que lui gagnait précipitamment la proue. Fais attention, répéta-t-il en désignant quelque chose du doigt. Jeanne se dressa sur la pointe des pieds pour chercher du regard ce qu'il montrait. C'est bon, dit-elle, j'ai vu.

J'hésitais à m'asseoir. J'inspirai à pleins poumons. Pour l'instant, j'étais bien, debout. J'étais immobile et les choses avançaient. Notre bateau longeait ceux qui restaient à quai. L'air devenait de plus en plus marin. Lone s'approcha de moi et me prit par la taille dans un élan de tendresse qui trahissait, me semblait-il, une inquiétude. Je la serrai contre moi. Je voulais la rassurer. Mais à peine l'eus-je enlacée que je me laissai moi-même gagner par une appréhension confuse.

Lorsque nous eûmes dépassé la digue, ce fut la mer. Nous lui fîmes face. Elle était plus agitée et plus hostile que je l'avais imaginé. Autour de nous, des vagues se formaient, des vagues irrégulières qui avançaient vers le

rivage et donnaient le sentiment que nous allions à contresens. Le bateau subissait leur mouvement plus qu'il ne l'épousait, se laissant balloter d'avant en arrière comme s'il n'y était pas préparé. L'étrave s'enfonçait dans les creux puis remontait sans fendre totalement les crêtes, en projetant de chaque côté des gerbes qui éclaboussaient l'air, ouvrant progressivement la mer devant nous. Je me dégageai de l'étreinte de Lone pour ne pas perdre l'équilibre.

Mon frère, avec énergie, avait commencé à hisser la grand-voile en tirant de toutes ses forces sur un cordage, de haut en bas, et celle-ci, par paliers, progressait à chaque fois d'une bonne dizaine de centimètres. Arrivée à mi-hauteur du mât, elle se mit à s'agiter avec plus de force. La toile s'enflait et se désenflait. Le bateau commençait à ressembler à quelque chose. J'ignorais que mon frère savait faire tout ça. J'eus soudain mal au cœur.

Je m'assis.

Reste bien face au vent, dit-il d'une voix forte.

Je me relevai.

Ce n'était toujours pas à moi qu'il s'adressait, mais à Jeanne, qui leva la tête en direction de la fine flèche de la girouette. Celle-ci indiquait, tout en haut du mât, une direction capricieuse, tremblotante et indécise comme si elle enregistrait des secousses sismiques à l'approche d'un tremblement de terre.

Lone, visiblement pas très à l'aise non plus, s'assit en face de moi sur la banquette opposée. Elle me sourit. Elle avait l'air de se demander ce qu'elle faisait là.

Pour nous distraire, Jeanne nous invita à regarder le Vésuve au loin. Le volcan ressemblait à un volumineux nuage de brume. Mon regard glissa sur la côte, embrassant d'un coup toute la baie ouverte sur le large. Ce n'était pas seulement de Naples que nous nous éloignons, mais de la terre elle-même, ferme et rassurante.

OceanofPDF.com

Jeanne avait fini par céder sa place à la barre et s'était drapée d'un long paréo bleu roi sur lequel figuraient des coquillages blancs stylisés. Elle le noua à la nuque et s'empara d'un flacon. Elle était en train de s'enduire les joues lorsque Lone, qui était allée discrètement s'enfermer dans les toilettes pour se changer elle aussi, revint, une serviette de plage à la main. Jeanne cessa alors d'étaler la crème sur son visage, s'attardant sur cette silhouette qui avait conservé quelque chose de l'adolescence, la grâce peut-être, ou l'arrogance. Avant de se rasseoir, Lone rajusta son maillot de bain sur ses fesses. Tiens, lui dit Jeanne en tendant le flacon. Lone s'en saisit et la remercia avec amabilité avant de presser sur le bouton pulvérisateur qui projeta, en différents endroits de son corps, des éclaboussures blanches qu'elle étala consciencieusement, sur ses épaules d'abord puis sur le haut de la poitrine, dessinant quelques cercles sur son ventre en prenant soin d'éviter le piercing au creux de son nombril.

N'oublie pas les pieds, dit Jeanne qui lui reprit le flacon des mains, et se tournant vers moi, elle me demanda de lui passer de la crème dans le dos. Je m'exécutai, sans rien dire. Sa peau se constella d'étoiles laiteuses, et je laissai mes mains glisser dessus, son dos était brûlant et de plus en plus luisant à mesure que mes paumes remontaient de chaque côté de la colonne vertébrale. Je sentais sous mes doigts le contact de ses grains de beauté. Je m'y réhabituais, lentement, comme un aveugle lit le braille. De temps en temps, je jetais un furtif coup d'œil en direction de Lone. Mais Lone ne nous regardait pas. Elle avait fermé les yeux et relevé la tête pour enduire son cou. Voilà, dis-je en m'essuyant les mains sur mes avant-bras. Jeanne me remercia.

Ça n'avance pas très vite, dis-je. Quatre nœuds, rétorqua mon frère, c'est pas mal, tu sais. Il fit suivre ces mots d'un rictus, laissant entendre qu'il allait falloir que je m'habitue au rythme de la navigation. Je regardais

le sillage blanc que nous laissions derrière nous, un V ondulant et mousseux qui se déployait sur la surface aplatie des vagues.

Au bout d'un moment, je finis par avouer à Jeanne que j'avais mal au cœur. Tu es trop habillé, me dit Jean. Je ne voyais pas très bien le lien entre la chaleur et le mal de mer. Dans le doute, je descendis à l'intérieur du bateau en me maintenant à ce que je pouvais pour ne pas basculer.

En bas, l'air était irrespirable.

Il s'exhalait une émanation étrange, un mélange écœurant de renfermé et d'effluves salins qui donnait envie d'aérer. Je me sentais de plus en plus nauséux. Je parvins à m'approcher du recoin où j'avais rangé mon sac et ôtai mes vêtements. Je les troquai pour un simple tee-shirt blanc et un short de bain.

Lorsque je voulus remonter, je croisai Jeanne qui descendait. Il n'y avait pas vraiment de place pour deux et nous optâmes pour un face-à-face en s'engageant chacun de profil sur les marches. On ne put éviter un frôlement, et nous nous excusâmes aussitôt pour désamorcer d'un sourire tout début de quoi que ce soit. Tu es blanc, remarqua-t-elle, il faudrait que tu manges quelque chose. Ça va aller, lui dis-je. Malgré la pauvreté de nos échanges, pour l'instant, ça se passait bien entre nous.

Mon frère m'expliqua que j'avais le mal de mer parce que j'étais descendu dans le « carré ». Il valait mieux rester à l'air libre quand on n'avait pas le pied marin. Je lui fis remarquer que j'étais allé me changer sur ses conseils. Oui, tu as bien fait, dit-il.

Mon cœur, à nouveau, se souleva, puis s'enfonça dans l'ascension.

Va te mettre à l'avant, proposa-t-il.

Ça va passer, lui dis-je.

Si on doit te ramener, dis-nous-le vite.

Jeanne remonta quelques minutes plus tard, une casserole à la main, et vida l'eau fumante par-dessus bord. Elle posa ensuite la casserole sur une planche à découper. Comme les œufs qu'elle venait de faire cuire étaient encore chauds, elle s'y reprenait à deux fois pour ne pas se brûler. D'un

coup sec, elle brisait dans sa paume la coquille beige rosé qui se craquelait aussitôt.

Patiemment, elle commença à retirer avec minutie les fragments presque roux qui se détachaient tout seuls et tombaient en écailles sur le torchon qu'elle avait posé sur ses cuisses. Tiens, dit-elle en me tendant, dans un geste aussi maternel qu'autoritaire, un œuf lisse et blanc, encore fumant. Non, non, dis-je, ça va. Tu es sûr ? Je la regardais, le cœur au bord des lèvres.

Vraiment, dis-je.

Il faut que tu t'occupes, intervint Jean, tiens, aide-moi, on va dérouler le génois, je vais t'apprendre à filer l'écoute pour le border, prends la manivelle de winch.

Je ne comprenais rien à ce qu'il racontait. Je me demandais où il avait appris tout ça. Je savais que, quelques années plus tôt, il était parti en traversée avec un ami d'enfance. Mais à part ça. Non, dans mon esprit, c'était Jeanne qui savait naviguer.

Je m'essuyai le front et demandai s'il était prévu qu'on se baigne.

Non, dit-il, on vient de partir.

OceanofPDF.com

Si j'en sentais concrètement l'utilité, j'avais du mal à m'habituer à ma casquette. Je ne cessais de l'enlever, de la regarder puis de la remettre. De l'enlever encore.

Elle était d'un bleu violacé fané par le soleil. Bien que l'année qui figurait sur le devant ne me semblât pas si éloignée dans le temps, j'étais incapable de me souvenir de ce que j'avais fait en 2011.

L'idée qu'il en serait ainsi lorsque j'essaierais de me remémorer, dans deux ou trois ans, ce que j'étais en train de vivre, là, en ce moment, me déconcerta. Au point que je pouvais me demander si, au fond, j'étais vraiment en train de vivre quelque chose. En apparence, en tout cas, il ne se passait rien.

Je m'étais allongé en posant ma tête sur les jambes de Lone. Elle avait délicatement passé sa main dans mes cheveux. Le bateau gîtait et je n'étais pas trop mal. Je finis par m'assoupir.

Je me réveillai le front humide, comme au sortir d'un mauvais rêve. Je me redressai en plissant les yeux pour me réhabituer à la lumière. L'eau autour, le bateau qui avançait dans un bruit de frottement, mon frère qui continuait de tenir la barre franche, son chapeau blanc enfoncé sur la tête, rien n'avait changé. Si. Jeanne avait chaussé de larges lunettes de soleil.

Elle me sourit.

Tu as dormi ? Oui, dis-je en me frottant le visage, ça va mieux. Tu vois, tu n'es pas mort, dit Jean, tu commences à t'amariner.

On s'habitue à tout, dis-je.

Les pommettes de Lone me semblaient maintenant plus roses. Je me demandais si elle n'était pas en train d'attraper un coup de soleil. Il fait chaud, dis-je en ramassant ma casquette qui était tombée à mes pieds. On arrive, dit Jeanne.

Où ça ?

Je me tournai et découvris, devant nous, une île majestueuse et arborée, dont le vert, sur les hauteurs, contrastait avec le gris très clair des parois rocheuses.

À Capri, dit Jeanne.

OceanofPDF.com

Et vous ? demanda Lone. Nous ? demanda Jeanne. Oui, vous, répéta-t-elle, vous vous êtes rencontrés comment ?

Mon frère et Jeanne se regardèrent puis se laissèrent mutuellement parler, de sorte que, dans un premier temps, personne ne dit rien. À cet instant, le serveur arriva et déposa sur la table les boissons que nous avions commandées. Jean s'occupa de les répartir, le café pour Jeanne, le jus multivitaminé pour Lone et, pour nous, deux gros cappuccinos. Jeanne expliqua alors que c'était grâce à moi. Oh ! s'exclama Lone en levant les sourcils d'enthousiasme. Oui, répondit Jeanne, et elle précisa que c'était moi qui lui avais présenté Jean. J'ôtai ma casquette et m'éventai. Lone attendait. Elle espérait sans doute une histoire, le récit détaillé de leur rencontre, mais non, considérant qu'il n'était pas nécessaire de s'étendre sur le sujet, Jeanne se saisit de l'anse et but d'un coup l'unique gorgée de son café. Puis elle s'excusa et se leva.

Je posai mes mains sur la tasse brûlante. Avec cette chaleur, je n'avais pas envie de boire un cappuccino. Je regardais le dôme de mousse, moucheté de chocolat en poudre. Je n'avais jamais rien su refuser à Jean. Il se tourna et, semblant profiter de l'absence de Jeanne, nous confia que ce voyage était un peu particulier. Ce n'était peut-être pour nous qu'une croisière de rien du tout, mais pour eux, c'était autre chose. Il attendit un peu pour ménager son effet puis finit par avouer qu'ils envisageaient, Jeanne et lui, d'effectuer un tour du monde.

Une sorte de tour du monde, nuança Jeanne en se rasseyant. Ils avaient prévu, chaque été, de faire un bout de chemin et de retrouver l'été suivant le bateau où ils l'avaient laissé. J'avais du mal à imaginer mon frère parcourir le globe. L'objectif, cette année, c'est la Croatie, dit-il. Ou la Grèce, dit Jeanne. Oui, on hésite encore, reconnut Jean, ça dépend surtout de ta mère.

Jeanne, pour prévenir toute autre question, nous informa que sa mère avait eu un malaise juste après leur départ, qu'elle était entrée en urgence à la clinique, mais que maintenant, tout allait bien.

À l'annonce de cette nouvelle, le front de Lone s'était plissé. Avec dans le regard un curieux attendrissement, elle poussa un soupir. Jeanne n'en attendait pas tant, et lorsque cette fille qu'elle ne connaissait que depuis quelques heures se mit à lui frictionner le dos pour la réconforter, elle se redressa sur sa chaise. Et toi, lui demanda-t-elle, tes parents sont toujours en vie ?

Lone, déconcertée par l'incongruité de la question, haussa les épaules. Oui, dit-elle avec une inflexion légèrement interrogative dans la voix comme si, pour la première fois, on la forçait à songer à la disparition de ses parents.

Jeanne l'interrogea alors sur son pays, avouant ne rien connaître à son sujet sinon deux ou trois idées reçues qu'elle ne manqua pas de mentionner, se livrant même, pour finir, à une liste assez exhaustive de tout ce qui se racontait sur les Scandinaves.

De moins en moins à l'aise en français, Lone répondait comme elle pouvait, avec bienveillance et timidité, usant de mots brefs inappropriés, d'onomatopées incongrues, ou plus radicalement par un rire nerveux qui éludait complètement la question que, du reste, elle ne comprenait peut-être pas.

Lorsqu'on lui demanda la raison de sa venue en France, je fis remarquer que, pour l'instant, elle n'était pas ce qu'on pouvait appeler en France, mais Lone ne profita pas de cette diversion et poursuivit, le plus sérieusement du monde, en confiant à Jeanne qu'elle était en train de commencer à terminer une thèse.

Une thèse ? dit Jean.

Oui, un sorte de thèse, précisa Lone.

Sur quoi ? demanda Jeanne comme si elle s'engouffrait dans une brèche. Sur les parités, répondit Lone, entre l'homme et la femme. Nos hôtes hochèrent la tête en silence. Et pourquoi la France ? insista Jeanne. Lone dévoila alors qu'elle s'intéressait surtout à le traitement avec la presse écrite pour la loi dans la parité votée sur Lionel Jospin. Jean fronça les sourcils

puis recommença à acquiescer, plus lentement. D'accord, dit-il, c'est intéressant.

Une ride un rien moqueuse, en revanche, s'était dessinée au coin de la bouche de Jeanne, qui semblait envisager la difficulté à communiquer de ma nouvelle compagne comme une incapacité plus globale à structurer une pensée, à concevoir ou à énoncer clairement un propos. Je la connaissais, Jeanne, elle était en train de se demander si Lone n'était pas un peu bête.

Bon, je vais payer, dit soudain Jean.

On se leva. Lone me glissa à l'oreille qu'elle avait très envie d'une glace, qu'elle nous rejoindrait.

Jeanne et moi nous avançâmes vers le belvédère et observâmes en silence l'autre versant de l'île. Nous nous accoudâmes à la balustrade pour regarder la mer. Je suis un peu déçue, me dit-elle. Oui, moi aussi, répondis-je, il y a trop de monde. Et puis il n'y a pas grand-chose à voir, dit-elle. Oui, à part la vue, dis-je.

Nous ne nous étions pas retrouvés seuls tous les deux depuis ce soir de juin où elle était venue chez moi.

Je ne sais pas si elle y pensait.

Mon frère revint. Quel endroit, dit-il. Oui, c'est magnifique, dit Jeanne. Allez, venez, poursuivit-il avec enthousiasme, on va faire quelques achats.

Revenant sur nos pas, nous nous engageâmes dans la rue principale, flânant au milieu des touristes, devant les vitrines de pâtisseries et les boutiques de souvenirs, avant de nous réfugier dans une épicerie.

L'intérieur de celle-ci était frais. Près de l'entrée, une cagette contenait quelques fruits talés. Mon frère s'empara d'une pêche de vigne, la sentit puis la reposa sans rien dire. Il se dirigea vers le rayon des huiles d'olive et des vinaigres. Il sortit de sa poche une liasse de billets, les compta discrètement. Ce serait bien qu'on trouve quelque chose pour maman, dit-il. J'acquiesçai en silence. Après s'être saisi d'un paquet de pâtes multicolores, il s'approcha de la vitre d'un comptoir réfrigéré, derrière laquelle des morceaux de fromage et de charcuterie étaient exposés, et sur lesquels des mouches noires venaient se coller.

OceanofPDF.com

Au retour, des sacs plastique à la main, nous empruntâmes les escaliers qui se faufilaient en pente douce entre les villas construites à flanc de colline, sur le mur desquelles s'épanouissaient des bougainvilliers et de la vigne vierge. Nous étions de nouveau loin de la foule, loin de l'agitation estivale de la place. De temps en temps, on apercevait le bleu de la mer à travers les branches des pins.

Le soleil blanchissait les murs.

Tout était calme.

Nous continuions de descendre tranquillement les marches en pierre, sans parler. On entendait nos pieds écraser des aiguilles sèches qui craquaient sous nos semelles. Soudain, je me retournai.

Où est Lone ?

Nous regardâmes tous les trois autour de nous. Je reviens, dis-je, et après avoir confié mon sac à Jeanne, je rebroussai chemin en sautant les marches deux à deux. J'avais chaud, mais n'y pensais pas.

Je pensais à Lone.

À Lone et moi.

Époumoné, le tee-shirt trempé par l'effort, le souffle coupé, je parvins sur la place, où je n'eus pas à chercher longtemps. Elle était assise sur un banc, le regard perdu vers la mer, pensif. Elle tenait son cornet à la main. La glace, avec le soleil, fondait doucement en fines gouttelettes sur la partie gaufrée. Elle n'y touchait pas.

Tout en m'approchant, je cherchais une excuse. Une blague peut-être. Non. Il n'y avait rien à dire.

Doucement, je posai une main sur son épaule. On t'attend, dis-je, tu viens ?

Elle se retourna et me sourit. Tiens, dit-elle, je t'avais acheté une glace.

On t'a perdue, lui dis-je en m'emparant du cornet, tu étais où ?

Oui, répondit-elle, tu m'as oubliée, c'est drôle.

OceanofPDF.com

Jeanne s'était levée et s'était accrochée au voilier. Par traction, elle parvenait à redresser l'annexe contre la coque pour faciliter notre montée à bord. Jean grimpa le premier, posa la rame dans le cockpit et se saisit de la main de Lone pour l'aider. Attention, dit-il. Le bateau pneumatique dérivait légèrement.

C'est amusant, dis-je.

Quoi donc ? demanda Jeanne en se tournant vers moi.

Là, dis-je, le nom du bateau.

Je fixais ces lettres bleu cobalt inscrites sur fond blanc à l'arrière du voilier. Je m'en approchais et m'en éloignais, au gré des vagues. Je les fixais et finissais par ne plus penser à autre chose : REVIENS.

Tu montes ? dit Jeanne.

Le soir, nous dînâmes dehors, dans le réduit à ciel ouvert que formait le cockpit. Mon frère avait sorti d'un coffre une table de camping aux articulations rouillées. Jeanne y avait posé des couverts et quatre assiettes en plastique.

Autour de nous, d'imposants yachts mouillaient dans la baie de Capri, d'où nous parvenait un brouhaha festif, des cris assourdis, des bribes de musique mêlées à des conversations animées.

Ces lourds bateaux étaient immobiles tandis que, depuis quelques minutes, nous étions obligés, nous, de retenir nos verres qui se déplaçaient seuls sur la table. La houle venait de se lever, une houle de travers qui inclinait le voilier d'un côté et de l'autre. Jean et Jeanne, assis face à nous, s'élevaient quand Lone et moi nous affaissions, et vice-versa, dans un désagréable mouvement de balancier. La bouteille de vin manqua de se renverser. Mon frère s'en saisit et en profita pour remplir nos verres. Il avait

beaucoup bu depuis le début du dîner. Une légère ivresse guidait sa conversation.

Cela devait faire quinze minutes qu'il nous parlait d'un article qu'il avait lu quelques jours plus tôt qui évoquait l'existence d'une méduse dont il avait oublié le nom. Celle-ci était considérée comme le seul être vivant immortel, car l'animal était capable de remonter le temps. Bon, mon frère reconnaissait que le mécanisme du rajeunissement de la méduse lui échappait un peu, mais en gros c'était une histoire de cellules que l'animal parvenait à reprogrammer lui-même. Tu imagines, me dit-il, peut-être que dans quelques années, nos arrière-petits-enfants ne mourront pas.

Son visage s'assombrit.

Il se reprit et affirma que des études étaient menées, ou allaient être menées, pour essayer de reproduire ce processus. Depuis quelques minutes, j'avais du mal à me concentrer sur ce qu'il disait. Je me demandais si c'était une bonne idée que nous passions des vacances ensemble. Quand je dis nous, je ne pensais pas à Jean.

Je pensais à Jeanne.

À Jeanne et moi.

Je sentais son regard posé sur moi. De temps en temps, je jetais un coup d'œil dans sa direction pour vérifier si elle me regardait encore. Et chaque fois, nos regards se croisaient. Ses pupilles se contractaient ou se dilataient selon les oscillations de la lampe tempête que mon frère, avant le dîner, avait suspendue à la bôme juste au-dessus de nos têtes.

OceanofPDF.com

Un miroir à la main, Lone se démaquillait en se frottant le front et les yeux avec un disque de coton. De temps en temps, elle fouillait nerveusement dans sa trousse de toilette, dont l'intérieur semblait offrir un choix trop vaste de produits de beauté. Elle fronçait les sourcils, s'agaçant de ne pas trouver ce qu'elle voulait.

En inclinant la tête, elle commença à brosser ses cheveux en les étirant, le visage fermé, tendu. Si durant la journée elle était toujours d'agréable compagnie, au moment de se coucher Lone avait souvent l'air contrarié. Se démaquiller semblait une tâche dont il fallait s'acquitter, une corvée au même titre que le ménage, et lorsqu'elle nettoyait ainsi son visage, elle donnait l'impression de ranger et de mettre au placard sa bonne humeur.

Après avoir ôté ses lentilles, elle ouvrit un étui noir duquel elle sortit ses lunettes de vue. Les verres correcteurs, enchâssés dans une austère monture en acier, lui rétrécissaient les yeux et durcissaient ses traits. J'avais cru remarquer qu'elle n'appréciait pas qu'on la surprenne ainsi, démaquillée, lunettée, le visage luisant de crème hydratante et recouvert de petites plaques rouges. C'était pourtant ainsi que je la préférais, moi, c'était comme cela qu'elle m'émouvait le plus, lorsqu'elle avait abandonné tous les artifices du jour.

Elle fit claquer le couvercle rigide de son étui en le refermant. Je crois qu'elle attendait que nos hôtes, qui depuis dix minutes rangeaient des affaires, en déplaçaient d'autres, quittent ce qu'elle considérait désormais comme sa chambre.

Sans un regard pour moi, elle s'enfournait dans son sac de couchage, prit un livre, le feuilleta et, s'étant adossée plus ou moins confortablement à la paroi du réfrigérateur qui jouxtait son lit, commença à lire, concentrée et studieuse, plongée dans un silence qui témoignait de son désir d'être ailleurs.

J'avais moi aussi sorti mon sac de couchage. Je le tenais encore à la main et regardais avec un peu de découragement le fourbi qui encombrait ma banquette. En sept ans, Jeanne avait beaucoup déteint sur mon frère, jadis ordonné jusqu'à la maniaquerie.

J'entrepris de réunir ce qu'ils avaient laissé traîner, une chemise, un livre de poche, un chargeur de téléphone portable, une chaussette esseulée. Qu'est-ce que je fais de ton chapeau ? demandai-je à Jean qui était en train de se brosser les dents. Donne, dit-il. Il le mit sur sa tête. Je récupérai aussi un slip, puis deux ou trois teeshirts roulés en boule, un flacon d'Ambre Solaire, un gilet de sauvetage, un vieux transistor, un rouleau de papier hygiénique. J'avais les bras chargés lorsque Jeanne, en passant devant moi, me souhaita une bonne nuit.

Jean lui demanda de l'attendre, se rinça, cracha, et ensemble, ils regagnèrent leur cabine en refermant la porte derrière eux.

Je regardai cette porte.

Je les imaginais derrière.

Je me tournai vers Lone, qui s'était endormie, une main dans son livre refermé.

OceanofPDF.com

C'était notre première nuit en mer et je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Je repensais à Jeanne, à sa visite, chez moi, ce soir de juin.

La chaleur était la même. Étouffante.

Je finis par me lever et sortis sans un bruit sur le pont.

Dehors, on entendait le roulement doux et régulier de la mer qui déferlait sur les plages d'hôtel, et plus loin le ressac des vagues dans les anfractuosités plus sauvages de l'île.

La houle s'était calmée.

Capri n'était plus qu'une ombre rocheuse piquetée çà et là par les lumières des maisons. Tout autour du bateau, la mer paraissait goudronnée. Excepté les feux de mâts qui signalaient la présence des autres voiliers au mouillage, tout était sombre.

Je me retournai.

Je t'ai réveillée ?

Non, non, chuchota Jeanne en s'approchant de moi, je n'arrive pas à dormir.

Elle observa le ciel. La lune était claire, très blanche. Les étoiles autour semblaient des éclats détachés d'elle, des fragments éparpillés dans un ciel sans nuage. Il n'y a qu'en bateau qu'on peut voir ça, dit-elle. Oui, dis-je.

Nous exagérons.

Jusque dans notre silence. Il durait.

Tu ne trouves pas ça drôle ? dit-elle d'une voix basse de mystère. Quoi donc ?

D'être là, murmura-t-elle, avec moi.

Je laissai passer un temps.

Non, rétorquai-je sur ce même ton voilé de conspirateur.

En la regardant, je fus frappé par l'harmonie de son visage.

Ça a l'air de bien se passer, dit-elle. Entre toi et Lone, précisa-t-elle.

Ma foi, oui, dis-je, je ne l'ai oubliée qu'une seule fois. Elle sourit, mais me dit qu'elle ne parlait pas de ça.

Le silence revint entre nous, un silence que la nuit épaississait. Je regardai à nouveau les étoiles.

Le silence montait vers elles.

Je crois que je vais me baigner, dit-elle, et sans la déboutonner, elle ôta son ample chemise de nuit en la retirant par le haut. Ce n'était pas à proprement parler une chemise de nuit d'ailleurs, simplement une chemise. La chemise que mon frère avait portée durant le dîner. Jeanne avait dû la passer avant de sortir de la cabine, ce qui signifiait qu'en présence de mon frère, elle dormait nue.

Car elle était nue, là, devant moi.

Je détournai le regard.

Je l'entendis déplier l'échelle et commencer à descendre un à un les paliers. Tu viens ? me demanda-t-elle, elle est bonne. Seule sa tête dépassait maintenant. Elle fit quelques mouvements de brasse dans l'eau noire. Elle commençait à s'éloigner de la coque en nageant. Elle est bonne, répéta-t-elle dans un souffle. Attends-moi, dis-je.

La mer recouvrait une bonne partie de mon corps. D'instinct, je me mis à nager vers Jeanne. Le clair de lune brasillait sur les vagues. Je m'habituais peu à peu à l'obscurité. Viens voir, dit-elle lorsque je l'eus presque rejointe, et brutalement, elle disparut. Je restai un instant à la surface, seul, avant de m'enfoncer à mon tour.

L'eau était douce, presque tiède. Je conservais les yeux fermés de peur de ne rien voir. Lorsque je les rouvris, un univers flou et enténébré m'apparut. J'avançai en apnée, en gonflant les joues et en plissant les yeux. De l'air s'échappait en bulles de mon nez. J'avais conscience de m'éloigner de la coque de notre bateau en nageant ainsi au hasard, très lentement, dans cette nuit aquatique, décomposant chacun de mes mouvements avec

appréhension, mais Jeanne apparaissait de temps en temps dans mon champ de vision, et cette forme, quoique nébuleuse et imprécise, était rassurante.

En revanche, j'entendais que quelque chose crépitait sous l'eau, une sorte de grésillement sec, et bientôt des étincelles commencèrent à s'agiter devant moi. Je continuai d'avancer en regardant ces lumières qui me guidaient comme de minuscules vers luisants sous-marins, que j'essayais en vain d'attraper et qui me filaient entre les doigts en se démultipliant.

Je remontai à la surface.

Je pris une grande inspiration. Je me tournai pour voir combien de mètres j'avais parcourus. J'étais loin du voilier. J'essayais de ne pas penser à ce qu'il y avait sous mes pieds, au vide noir en dessous. Je me concentrai sur l'horizontalité de mes bras immergés.

Jeanne reparut à quelques mètres. Elle nagea vers moi en silence. Tu as vu ? dit-elle en s'approchant de moi, essoufflée. Elle posa une main sur mon épaule pour se reposer. Je m'enfonçai un peu. Qu'est-ce que c'est ?

C'est le plancton, dit-elle.

Je recommençai à dessiner d'amples mouvements devant moi. De nouveau, cette lumière jaune et verte se propagea en nuage autour de mes membres, d'infimes particules luminescentes dont chacun de mes gestes intensifiait l'effervescence. J'essayai alors de bouger plus rapidement les bras pour que ces particules grossissent et deviennent d'un vert plus dense encore, m'enivrant d'être là, avec Jeanne, au milieu de ce cercle d'étoiles.

Bon, dit-elle, je rentre, j'ai froid. Attends-moi, dis-je.

Lorsque nous eûmes atteint l'arrière du voilier, Jeanne se tourna vers moi. Je me maintenais à l'échelle, d'une seule main, en remuant les jambes dans l'eau. Elle me regarda longuement.

Bonne nuit ? demanda-t-elle. C'était une question, oui. Une question qui n'en était pas une. Elle m'interrogeait. C'était assez flou.

Bonne nuit, dis-je.

Elle remonta sur le bateau. Merde.

Quoi ?

On n'a pas pris de serviette, dit-elle.

Je remontai, regardai autour de nous. Jean les a rentrées pour la nuit, dit-elle.

Je ne voulais plus qu'elle parle de Jean.

Attends, lui dis-je.

Je descendis dans le ventre du bateau. Les marches craquaient sous le poids de mon corps. Je m'immobilisai sur la seconde, à l'affût. Je craignais de réveiller Lone. La première chose qu'elle aurait vue, en se réveillant, c'était. Enfin, j'étais nu. De l'eau dégoulinait le long de mes jambes.

Lone dormait.

Je voyais sa silhouette étendue sur la banquette. J'entendais sa respiration régulière. Du regard, je parcourus la pièce, avisai une serviette, la pris. Une pour deux. Je remontai. Tiens, dis-je. Et toi ? dit Jeanne. Je t'attends, dis-je. Elle se sécha rapidement. Tiens, dit-elle. La serviette était humide maintenant. Je me frottai dedans, me frictionnai la tête. Bonne nuit, dit-elle pour la seconde fois. Ce n'était plus une question. Elle descendit.

Attends, lui dis-je.

Quoi ?

Non, rien.

OceanofPDF.com

J'ouvris un œil. Une lumière matinale entrait par l'embrasement. J'entendis la porte de la cabine s'ouvrir. Elle grinçait légèrement. Je restai étendu sur mon sac de couchage, dont je m'étais extrait pendant la nuit à cause de la chaleur. En orientant la tête, je vis passer ses jambes nues. En trois pas, Jeanne se dirigea vers le coin-cuisine.

Elle portait toujours la chemise blanche de mon frère, de laquelle elle avait négligemment retroussé les manches. Elle s'affaira en silence, du moins en essayant de faire le moins de bruit possible. Du bain de minuit ne me restait qu'un souvenir imprécis.

Elle remplit une casserole d'eau et sortit de sa boîte une allumette qu'elle craqua. Ses cheveux étaient décoiffés, presque hérissés. Elle colla la flamme à la gazinière en se penchant doucement. Lorsqu'elle se tourna vers moi, elle sourit puis souffla sur l'allumette. Elle s'approcha et chuchota quelque chose d'une voix âpre et râpée par le sommeil, d'autant plus basse que Lone dormait encore à côté de nous. Qu'est-ce que tu dis ? Je chuchotais, moi aussi. Une odeur de soufre m'arriva aux narines. Jeanne fit encore un pas vers moi, son allumette carbonisée à la main, tordue par la chaleur. Elle me demanda si je l'attendais.

Je me redressai sur mon lit.

Si je t'attends ? lui demandai-je.

Elle pouffa.

Je t'ai demandé si tu m'attendais.

Ah, dis-je, oui.

Tu veux du thé ?

Elle avait accompagné ces mots d'un sourire à la fois malicieux et sibyllin, mu par une ambiguïté vicieuse, un sourire qu'elle figea un instant de sorte que je fus obligé de m'attarder sur ses lèvres délicatement craquelées par le soleil.

OceanofPDF.com

La paupière supérieure de son œil était enflée et agglomérée au cerne par une sécrétion luisante, presque visqueuse. Lone venait de se réveiller et s'était présentée devant nous ainsi, les cheveux ébouriffés et l'œil gauche fermé. Elle attendait. Je n'arrive pas, dit-elle, à ouvrir l'œil.

Je m'approchai d'elle.

Elle leva la tête comme si elle saignait du nez, pour qu'on l'inspecte. Mon frère me demanda pardon, s'avança puis, à l'aide du pouce et de l'index, il essaya d'ouvrir délicatement la paupière. C'est rouge, dit-il en grimaçant. Il y a un écoulement.

Ça n'avait pas l'air beau à voir. D'ailleurs, je préférerais ne pas trop regarder. J'essayais de réconforter Lone en lui prenant la main. Je lui caressais les doigts comme si c'était là qu'elle avait mal. Ça va aller, lui dis-je.

Elle ne parlait plus.

C'est rien, dit Jeanne qui terminait de prendre son petit déjeuner en raclant l'intérieur de son pot de yaourt.

Il faudrait quand même qu'un médecin l'ausculte, dit mon frère. Lone fronça les sourcils. Il venait de parler d'elle comme si elle n'était plus là. « Ausculte » ? demanda-t-elle.

Je la pris dans mes bras pour la rassurer. Elle se laissa faire. Je lui demandai si elle trouvait nécessaire de voir un médecin. Jean me répondit qu'elle ne pouvait pas savoir, elle n'était pas médecin.

Il avait passé un pantalon en lin clair et un polo beige à manches courtes. Il voulut savoir où j'avais rangé ses chaussures. Vraiment, insistai-je, je préférerais y aller moi-même. Tu parles italien ? dit-il.

Je l'aidai à basculer l'annexe pour la remettre à l'eau. À l'aide d'une corde, il la ramena en laisse vers l'arrière du voilier. Il demanda à Jeanne de

lui faire passer son chapeau.

J'embrassai Lone sur le front et tendis une rame à mon frère.

Tout allait un peu trop vite. Lone s'était glissée à l'avant du bateau gonflable. Lorsque mon frère grimpa à son tour dans l'annexe, celle-ci s'enfonça un peu plus. Il s'assit à l'arrière pour essayer de répartir le poids de leurs corps. Jeanne et moi étions seuls sur le voilier maintenant, et nous suivîmes du regard l'annexe qui se dirigeait vers le rivage. Seul Jean pagayait, l'embarcation avançait de biais. À l'abord de la plage d'un hôtel, mon frère descendit et aida Lone, qui releva sa robe pour ne pas la mouiller, puis il éloigna l'annexe de l'eau en la traînant par l'avant sur une déclivité bétonnée.

Tous deux se tournèrent vers nous et nous saluèrent de loin.

On aurait dit qu'ils partaient pour une expédition sur une île inconnue.

Je me tournai vers Jeanne. L'idée me traversa que nous allions peut-être nous embrasser. Je ne savais pas si j'en avais envie. Ce n'était pas le moment. Mais les conditions étaient réunies.

Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je. Son visage s'était assombri depuis le départ de Jean. Rien, répondit-elle. Ça ne va pas ? dis-je. Ma voix essayait d'être plus douce. La sienne aussi s'apaisa. Si, si, m'assura-t-elle. Quitte à tourner en rond, j'essayais par mes questions d'insuffler à la conversation un mouvement concentrique. Tu peux me dire, l'encourageai-je. C'est pas important, dit-elle. Quoi ? demandai-je, cherchant à profiter de cette ligne de faille. Rien, laisse tomber. Tu n'as pas vu mon maillot ? Je crois qu'il est en bas, dis-je.

Ensemble, nous descendîmes à l'intérieur du bateau. Là, lui dis-je. Non, le bas, dit-elle. Le bas, répétais-je, non. Je la laissai chercher en lui tournant le dos. En même temps, je fouillais dans mon sac. Je ne savais pas très bien ce que je comptais y trouver, ça n'avait pas d'importance. Ce n'était même pas mon sac d'ailleurs, je m'en rendis compte en l'ouvrant et en découvrant la trousse de toilette de Lone. C'étaient ses affaires, je reconnus le roman qu'elle avait lu la veille en se couchant.

C'est drôle, dit-elle.

Quoi ? lui dis-je. D'être là, seule, avec toi. Écoute, lui dis-je en refermant le sac et en me retournant. Je m'interrompis. La chemise de mon

frère gisait à ses pieds. Jeanne tenait la culotte de son maillot devant elle, prête à être enfilée.

Je pensai à Lone.

N'y pensai plus.

Écoute, lui dis-je à nouveau, je ne crois pas que ce soit une bonne idée de, de quoi, m'interrompit-elle en faisant passer ses jambes une à une dans le maillot, sautillant sur un pied pour ne pas perdre l'équilibre. De, de, dis-je. Elle se redressa et ajusta la culotte sur ses fesses. Je n'ai pas dormi de la nuit, me dit-elle, je n'ai pas cessé de penser à toi. Je sais que c'est idiot, ajouta-t-elle. On a dit, lui dis-je. Je sais ce qu'on a dit, dit-elle.

Je me suis vu me jeter sur elle et la renverser violemment sur la banquette. Au lieu de ça, j'ai préféré lui opposer un sourire incertain.

Arrête, lui dis-je, arrête tes bêtises. En même temps, je regardais les palmiers noirs dessinés sur son maillot, des cocotiers qui se découpaient en ombre chinoise sur fond blanc. Je tentai alors de me comporter comme si les mots que nous venions d'échanger n'avaient pas eu d'effet sur moi. Je cherchais ma casquette dans la pièce. J'avais oublié qu'elle était sur ma tête. Jeanne m'attrapa le bras. Arrête, dit-elle. Nous nous regardâmes. Prends-moi, dit-elle, prends-moi dans tes bras, précisa-t-elle peut-être pour lever l'ambiguïté, et embrasse-moi. Je la trouvais trop entreprenante, tout à coup, mais je lui obéis, un peu lâchement, certes, optant pour un sens étymologique du mot *embrasser*, ouvrant les bras et accueillant sa tête contre mon torse. J'avais oublié cette différence de taille. Cette sensation. Ses seins vinrent s'écraser contre moi. On resta un instant ainsi tous les deux immobiles. Elle me serrait si fort qu'elle semblait vouloir me traverser. J'étais troublé par l'odeur de ses cheveux, que je humais malgré moi, me laissant peu à peu imprégner par leur senteur boisée. J'hésitais à fermer les yeux. Je posai mes mains sur ses hanches. Je la redécouvrais. Sa taille s'affina au contact de mes doigts. Viens, dit-elle en se dégageant de mon étreinte.

Non, dis-je au moment d'entrer dans la cabine. Viens, répéta-t-elle. Je restais silencieux. Lorsqu'elle s'allongea sur le matelas, je regardai ses seins perdre leur forme en s'affaissant sur les côtés.

Tu crois que c'est une bonne idée ? lui dis-je. Quoi donc ? dit-elle. Que je fasse ça, répondis-je pour lui montrer qu'elle voyait très bien de quoi je voulais parler et, maladroitement, en enlevant ma casquette, je me penchai et engouffrai ma tête dans son cou. Sa respiration devint courte, haletante. C'était un peu tôt. De mon côté, je ne m'attendais pas à ce que sa peau ait ce goût de sel. Je ne sais pas, dit-elle en recouvrant un brin de lucidité, plaçant ses mains sur mes épaules, je ne sais pas, mais j'ai envie. Viens, me dit-elle de nouveau. Je respirais mal, dans son cou. Viens, répéta-t-elle. Je ne pouvais pas venir plus près. L'atmosphère s'alourdissait considérablement comme avant un orage, la cabine s'emplissant d'une sorte d'électricité. Je me sentais gauche. Mes mains caressaient son ventre, son bassin, elles redécouvraient son corps, remontaient sur ses seins et glissaient le long de sa taille. Tu trouves que j'ai changé ? me demanda-t-elle. Je ne voulais pas me laisser entraîner sur ce terrain-là. Je ne sais pas, dis-je, forcément, oui, un peu, moi aussi. Mais tu ne me désires plus ? J'aimais bien, chez elle, son goût pour le drame. Je ne sais pas, dis-je. Je ne mentais pas. Elle profita de mon hésitation pour se redresser. Viens, approche-toi. Elle voulait maintenant que je la rejoigne, que je m'allonge sur le matelas.

C'était l'odeur de sa peau que je retrouvais, une odeur tiède d'amande douce, de crème, de miel ou de fleur, je ne savais plus. Jeanne, dis-je. Jeanne. Je voulais lui dire d'arrêter, lui dire qu'il fallait quitter cette chambre, qui n'était même pas une chambre, mais une cabine. J'avais du plaisir à dire son nom, je le répétais comme si elle était la seule à le porter. Elle ne répondait pas, ou bien par des râles hésitants et enthousiastes, à la fois rauques et fébriles. Tout en soufflant dans mon cou, elle déboutonna ma chemise et appuya de force sur mon épaule pour que je m'allonge une bonne fois pour toutes. Elle n'était pas très à l'aise non plus, un peu maladroite dans ses gestes elle aussi. Elle me chevaucha en se penchant légèrement vers moi. J'avais ses seins sur mon torse. Comme s'il fallait faire vite, ou bien simplement parce que la cabine était étroite, elle s'effondra un peu plus sur moi, laissant aller ses lèvres chaudes sur ma poitrine, respirant ma peau avec un empressement sauvage, cherchant à son tour à retrouver mon odeur. Arrête, dis-je. Elle ne m'écoutait plus. Elle se mit à répéter elle aussi mon prénom. Je n'avais pas du tout envie de l'entendre. J'avais envie de m'oublier. Pierre, insista-t-elle. Tais-toi, dis-je, ne dis rien.

OceanofPDF.com

Après avoir écarté la jupe noire, j'insérai mon nez dans le moule de silicone. Je tirai sur la sangle élastique et ajustai le masque de plongée sur mon visage. Parfois, une vague recouvrait ma bouche et me faisait recracher un filet de salive qui se détachait et s'enfonçait dans la mer.

J'avais besoin d'eau comme il arrive d'avoir besoin d'air. J'avais laissé Jeanne s'endormir puis je m'étais levé, j'étais sorti et j'avais regardé l'île de Capri. L'annexe attendait près de la plage le retour de Jean et Lone.

Mon champ visuel était maintenant rétréci par les bords du masque de plongée. Je remuais mes pieds palmés pour me maintenir hors de l'eau. Je respirais par la bouche en m'éloignant du bateau à reculons, les lèvres entrouvertes, en battant des palmes, puis tout à coup, après avoir happé une ultime bouffée d'air, me retournai et, tête la première, me laissai tomber verticalement, les bras le long du corps.

Je sentis la pression du masque sur mon front et mes tempes. Je voyais très clairement par-delà la vitre en forme de haricot, mais à part quelques rayons de soleil dont la lumière se diffractait sous l'eau en faisceaux obliques, il n'y avait rien à voir. Tout était d'un bleu léger, presque transparent, qui s'obscurcissait à mesure que je descendais vers les fonds. Et je ne sais jusqu'où je serais allé, combien de mètres de profondeur j'aurais pu atteindre si je n'avais rencontré un poisson aux écailles argentées, un bogue peut-être, ou une daurade. Je n'ai jamais su le nom des poissons.

L'air me manquait déjà lorsque je commençai à le suivre, lentement d'abord, pour ne pas l'effrayer, effectuant de doux battements de palmes puis, d'un coup, à le poursuivre brutalement pour le prendre par surprise.

Chaque fois que j'étais sur le point de le toucher, d'un coup de queue nerveux le poisson me distançait sans effort de plusieurs mètres.

D'autres, bientôt, se mirent à nager autour de moi, se mouvant avec calme dans un silence apaisant, comme égarés d'un banc qu'ils semblaient chercher sans conviction. Soudain, au-dessus de moi, une ombre apparut, une large tache ovale et sombre qui se déplaçait à la surface et fit fuir les poissons.

En remontant à l'air libre, j'ôtai le masque et vis mon frère dans ses vêtements clairs, il ramait en direction du voilier, tandis que Lone, à l'avant, en figure de proue, avait posé sa main au-dessus de sa tête pour éviter que le chapeau ne s'envole. Le panama de Jean. Sur sa tête.

Je me frictionnai rapidement les lèvres avec l'eau de la mer. Une odeur persistante, à la fois sucrée et marine, s'exhalait de ma chair et se confondait maintenant dans mon esprit avec celle de l'iode, comme si toute la mer de Capri avait soudain l'odeur du corps de Jeanne.

OceanofPDF.com

Après notre départ, une brise s'était levée, qui gonflait les voiles comme deux grandes coquilles Saint-Jacques. Capri était derrière nous, mais on apercevait encore les piliers rocheux au sud de l'île.

Lone n'avait rien de grave, une simple conjonctivite. Un médecin avait nettoyé son œil et lui avait fourni un flacon de collyre à appliquer avant de se coucher.

En plus de son panama, mon frère lui avait prêté des lunettes de soleil, dans lesquelles, lorsque je m'approchais de son visage pour lui parler, je voyais le mien qui se reflétait. Il se reflétait même deux fois, dans chacun des verres noirs et renflés. J'évitais de trop m'en approcher.

Dans l'après-midi, alors que le vent était tombé, que le bateau avançait lentement au moteur sur une mer calme et que les voiles faseyaient, Jeanne nous demanda si nous avions envie de pêcher. Mon frère avait confectionné un système assez astucieux, à l'aide d'une palette en bois et d'un fil de nylon auquel il avait accroché un hameçon et un plomb en forme d'olive.

Ayant déroulé la ligne à l'arrière du bateau, il me demanda de le prévenir si je voyais quelque chose. Je me mis alors à suivre le fil qui partait du bateau et s'enfonçait au loin. Il était si fin que, régulièrement, je le perdais de vue. Mais c'était une bonne occupation. Ça m'évitait de penser.

De temps en temps, mon frère se retournait pour vérifier, et lorsque le fil soudain remua et se tendit, vibrant presque sous nos yeux, Jean me demanda de le remplacer à la barre et commença de s'affairer à côté de moi, enroulant hâtivement la ligne autour de la palette, en suivant tant bien que mal les mouvements du poisson, dont l'ombre argentée se déplaçait latéralement sous l'eau en se rapprochant peu à peu du bateau.

Avec la forme allongée de la tête et son dos bleu irisé, Jean pencha pour une bonite. Lone avait posé sa main devant la bouche. Elle paraissait un peu effrayée par les coups de queue nerveux du poisson et ses soubresauts dans le vide.

Mon frère essayait d'immobiliser la bonite qui lui glissait des mains. S'étant emparé d'un long couteau, il m'expliqua qu'il fallait introduire la lame comme ça, pour atteindre directement le cerveau. Il dut pourtant s'y reprendre à plusieurs fois. Le poisson continuait de s'agiter pour retarder l'instant fatal, n'esquivant que maladroitement la lame, de sorte que du sang, déjà, dégouttait de son corps. Jeanne s'énerva et demanda à Jean d'abrégé ses souffrances, mais mon frère, lui-même agacé par sa maladresse, argua qu'il faisait ce qu'il pouvait, que ce putain de poisson n'arrêtait pas de bouger et, pour finir, d'un coup net il lui trancha la tête.

Du sang se répandit dans le cockpit. Lone releva les pieds. Le corps sans tête de la bonite s'agita encore un peu, deux ou trois fois, puis s'immobilisa.

Jean rejeta la tête par-dessus bord. Au moins, on aura quelque chose à manger ce soir, dit-il, et il s'essuya le front. Avec ses doigts, il venait de maculer son visage d'une trace rouge qui lui donnait un air effrayant. Nous nous regardâmes, Jeanne et moi, en silence. Nous conservions tous les quatre les pieds levés devant nous pour éviter de patauger dans la flaque qui, avec les mouvements du bateau, se répandait en glissant sur le sol. Va chercher un seau, dit Jean.

Tandis que Jeanne nettoyait le cockpit à grande eau, je fixais Lone. Elle était pâle. Elle ne bougeait plus.

Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi la présence du panama sur sa tête me déconcertait à ce point depuis notre départ de Capri. J'avais envie de le lui ôter.

En m'approchant d'elle, je vis à nouveau mon visage dans les deux miroirs noirs et légèrement convexes des lunettes de soleil.

Je posai une main sur ma tête.

Ta casquette, me dis-je, où as-tu mis ta casquette ?

OceanofPDF.com

Mon frère, le visage tendu, s'était avancé vers l'avant du bateau et regardait les fonds. Il indiquait à Jeanne d'aller un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, accompagnant ses paroles d'imprécis gestes de la main. Le moteur bourdonnait à faible régime et l'on entendait le clappement des vagues, d'infimes bruits de langue contre la coque.

Mon frère me fit signe de le rejoindre à l'avant. Tiens, dit-il, occupe-toi de l'ancre. J'ouvris le capot, me saisis de la chaîne. Il me regarda faire.

Allez, dit-il.

Le bruit de la chaîne, lorsque l'ancre descendit en plongeant brutalement dans la mer, troubla le silence de la crique en se déroulant. Je regardai le rivage qui dessinait devant nous une échancrure dans la roche escarpée, une anse de pierre hérissée par l'eau et le vent avec, çà et là, quelques arbustes, une végétation sèche fossilisée par le soleil.

Lorsque Jeanne sortit du carré, j'essayai de l'interroger du regard. Je n'avais pas encore trouvé le moyen de me rendre dans la cabine pour récupérer ma casquette. Elle ne comprit pas et, sans rien dire, dénoua son paréo. Elle s'avança toute nue sur le passavant où elle décrocha une filière du garde-corps avant de sauter tête la première. Ses jambes vrillèrent avant l'impact. Mon visage reçut quelques éclaboussures. Lone et moi suivîmes en silence sa progression sous l'eau verte de la crique. Elle reparut quelques mètres plus loin, les cheveux luisants et plaqués en arrière, en poussant un râle de bien-être et de soulagement.

Le regard dans le vide, mon frère se grattait la poitrine, farfouillant dans une touffe de poils imaginaire. Il s'était nettoyé le visage, mais avait encore un peu de sang séché sur une tempe. Je craignais qu'il ne descende dans la cabine avant moi. Tu ne te baignes pas ?

Non, non, dit-il, je vais jeter un coup d'œil au moteur, il y a un bruit bizarre.

Pour l'instant, j'avais plutôt l'impression que c'était sur Lone qu'il jetait un œil. Elle venait de dégrafer le haut de son maillot et de retirer le bas. Elle cacha le tout sous sa serviette après l'avoir roulé en boule comme une chose honteuse. La surface de peau qui n'avait pas encore été exposée au soleil dessinait deux triangles plus clairs sur sa poitrine. Elle se retourna. Ses fesses aussi étaient blanches.

Le chapeau, dit Jean alors que Lone s'apprêtait à descendre par l'échelle de bain. Elle rit. Où as-tu la tête, dit-il pour plaisanter, et il me regarda avec, dans l'œil, quelque chose de malicieux qui me mit mal à l'aise.

Lone était descendue lentement, et le visage rayonnant, elle se mouvait maintenant avec une grâce frétilante, agitée autant par l'excitation d'être dans l'eau que par la nécessité de maintenir sa tête émergée à cause de son œil. Tu viens ? dit-elle. J'arrive, dis-je.

J'attendis.

Mon frère faisait du bruit, en bas, dans le carré.

Je m'approchai de l'embrasement.

Qu'est-ce que tu fabriques ? lui demandai-je.

Tu vois, dit-il, j'enlève les marches. Le moteur est en dessous.

Je voudrais descendre.

Pour aller où ?

Je voudrais aller aux toilettes.

Au mouillage, tu peux très bien aller dans les rochers. Jeanne et Lone se baignent, dit-il. Il me parla de l'absence des « eaux noires » sur le bateau.

Je ne comprenais pas.

Je ne l'écoutais plus.

Je pensais à ma casquette qui était restée dans la cabine.

OceanofPDF.com

Jeanne avait rapporté de sa baignade une grosse étoile de mer qu'elle avait posée sur la paume de sa main. Elle nous la présentait comme un trophée. D'un rouge sombre lustré par l'eau, l'animal essayait péniblement de décoller ses bras boudinés. Emmitouflée dans sa serviette, Lone s'était approchée. Du doigt, elle toucha à plusieurs reprises les épines de calcaire, à la fois tendres et rugueuses.

L'animal se rétracta.

Désignant le mollusque avec une clé à molette, mon frère conseilla à Jeanne de le remettre à l'eau.

Il ne s'était toujours pas baigné. Moi non plus. Nous étions en nage tous les deux. J'avais l'impression qu'on se surveillait.

Ses doigts étaient noirs de cambouis.

Il avait refusé mon aide.

Il s'essuya le front avec le dos de la main. Non, dit Jeanne, et elle ramena l'étoile de mer contre sa poitrine. Elle gagna le pont avant où elle s'assit en tailleur et caressa de nouveau l'animal.

Je caressai, moi, du regard, l'embonpoint de son organisme vieillissant, qui ne l'enlaidissait pas, au contraire, il la rendait plus émouvante, comme si elle était entrée dans le dernier cycle de sa beauté. Que je puisse la trouver belle était le signe que j'avais vieilli moi aussi.

Je regardai Lone. Le sel, en séchant, blanchissait très légèrement sa peau.

Jeanne s'était allongée sur le dos. Le mollusque était posé sur son ventre et suivait docilement les lents mouvements ascendants et descendants de sa respiration. En réalité, l'étoile de mer ne bougeait plus. Mon frère avait

peut-être raison. Elle était sans doute morte. À moins qu'elle ne fût simplement tétanisée par l'espèce d'oursin que formait plus bas, désordonnée et sauvage, la touffe noire du sexe de Jeanne.

Mon frère vint s'asseoir à côté de moi, sa clé à molette à la main. Il me sourit.

On est bien là, dit-il.

J'acquiesçai. J'avais envie d'être ailleurs. Lui avait l'air content. En face de nous, Lone venait de fermer les yeux. Elle avait remis le panama sur sa tête et avait relevé le cou pour profiter des rayons du soleil sur son visage. La fleur dans le creux de son nombril scintillait au soleil. Jean continuait de sourire. Je me demandais ce qu'il fixait, s'il regardait le piercing, ou plus bas, le duvet clair qui blondissait les lèvres lézardées.

Jeanne se releva soudain et lança l'étoile de mer comme elle l'aurait fait d'un galet, pour faire des ricochets sur la surface de l'eau. Elle revint dans le cockpit. Son visage était grave.

Je le connaissais ce visage.

C'était le même.

Le même que le jour où elle m'avait quitté.

Il faudrait que j'appelle ma mère, dit-elle.

OceanofPDF.com

Je n'avais pas dormi. Je fixais, depuis l'aube, les moindres plis et replis rocheux de la crique où nous avions mouillé. J'avais remarqué que, durant la nuit, notre voilier s'était rapproché du rivage.

D'invisibles fauvettes sifflotaient, libérant des notes aigües et isolées, d'humbles gazouillis hésitants qui bientôt se muèrent en phrases plus amples, plus joyeuses, dont l'intensité variait et se modulait à mesure que leur chant se répondait. Excepté ces chants d'oiseaux, rien ne venait troubler le calme du petit jour dans la crique.

Le ciel était limpide, presque transparent avec, çà et là, des nuances de bleu et de rose, de discrètes traces pastel qui annonçaient une nouvelle journée caniculaire.

La mer, écrasée, sommeillait, profonde et paisible, lisse et vernissée. Tout dormait.

Tous dormaient.

Discrètement, j'avançai le long du passavant en m'accrochant aux haubans. Je gagnai l'avant du bateau où le capot de la cabine était relevé. En me penchant, je vis, en contrebas, Jean et Jeanne qui dormaient. Juste à côté de mon frère, ma casquette était posée, en évidence sur le drap.

Je n'imaginai pas ce qui se passerait au moment où il se réveillerait.

J'attendais cette casquette comme, sept ans plus tôt, j'avais attendu le retour de Jeanne. Mais elle n'était pas revenue. Ou plutôt si, elle était revenue, au bras de mon frère.

Je revins, moi, vers l'arrière du voilier. Je posai un pied sur l'échelle de bain tandis que de l'autre j'essayai d'estimer en la remuant la température de l'eau. Je pouvais voir l'image très précise des algues au fond, leurs franges brun olive, sinueuses, qui se laissaient caresser par le courant.

L'échelle était dépliée, et la partie inférieure, immergée, se dandinait sans force dans la mer, par saccades, dans un grincement.

L'eau recouvrit peu à peu mes mollets.

Je différais le moment de m'élancer lorsque j'aperçus, à un mètre de moi, une tache rosâtre affleurant comme un bouchon à la surface de la mer. Mes deux mains fermement accrochées à l'échelle, d'un mouvement du corps je tentai de m'approcher pour voir de plus près de quoi il s'agissait, mais déjà la chose se déplaçait sur la crête d'une vaguelette. Une autre tache, flottant à quelques centimètres de la première, apparut alors, puis une autre, puis encore une autre, et lorsque je compris qu'une dizaine de méduses encerclaient le bateau, je remontai rapidement.

OceanofPDF.com

Jean remarqua que notre ancre avait chassé durant la nuit. Il se frotta le visage et ébouriffa ses cheveux, s'étira et bomba le torse en se contorsionnant. Puis il me demanda si je m'étais déjà baigné.

Oui, dis-je.

Il se gratta le thorax et grimaça. C'était la première fois qu'il se levait avant Jeanne.

Il attendit un instant, immobile devant l'échelle.

Allez, saute.

Tu as vu ? dit-il soudain. Quoi ? Là, me montra-t-il. Je m'étais approché en feignant de découvrir ce qu'il désignait, les cloques qui se promenaient à la surface de l'eau. Son visage s'était fermé. Il se lécha nerveusement les lèvres. Il semblait avoir du mal à respirer. Il inspirait profondément, mais quelque chose l'empêchait d'aller au bout.

Il toussa.

Il y a des méduses, dit-il.

Où ça ?

Là, dit-il.

Les méduses continuaient de se propulser devant nous, par petits bonds. Leurs ombrelles opalines, presque translucides, étaient soulevées par des vagues très douces. Elles s'éloignaient par à-coups, mais à peine disparaissaient-elles qu'elles réapparaissaient aussitôt, faisant en réalité place à d'autres, jumelles des précédentes, dans un éternel recommencement. La mer était infestée. Je regardais les chapeaux rose tendre qui semblaient très doux au toucher, mais s'apparentaient à de répugnantes confiseries gélatinées.

En me tournant vers mon frère, je fus soudain frappé par l'usure de son visage. C'était comme si le sel et le vent avaient commencé de l'éroder. Il

était entré dans un âge où la fatigue l'enlaidissait. Son œil torve ne se portait plus sur rien. Du bout de la langue, il semblait vouloir enlever la peau qui recouvrait ses lèvres, et il grimaçait en même temps, avec le soleil du matin dans la figure. Je ne savais pas ce qu'il attendait pour me parler de la casquette.

OceanofPDF.com

C'était une vaste salle qui avait l'odeur et la moiteur d'un vestiaire de piscine. Le sol blanc carrelé luisait de flaques sales. La semelle de mes tongs adhérait dans un bruit de succion à ce carrelage humide.

D'instinct, je me dirigeai vers les lavabos, au-dessus desquels se trouvait un long miroir rectangulaire. Je ne m'y reconnus pas tout de suite.

J'étais la dernière personne que j'avais envie de voir.

Des poils avaient poussé sur mes joues.

J'ôtai ma casquette et m'ébouriffai.

Je ressemblais à Jean.

Un léger bruit métallique se fit entendre derrière moi. C'était le cliquetis d'un loquet. Je n'étais pas seul. Quelqu'un était arrivé avant moi et était en train de prendre une douche dans l'une des cinq cabines, que j'identifiai comme la deuxième en partant de la gauche grâce à la présence d'un pan de serviette sur le haut de la porte.

J'entendais à présent l'eau couler, des gerbes d'eau qui s'écrasaient régulièrement contre le sol dans un nuage de vapeur. J'avais reconnu la serviette rouge de Jeanne qui pendait. Si l'on avait dû organiser une rencontre secrète, on ne s'y serait pas pris autrement. J'avais envie de lui parler. J'avais envie de la voir, seul. De la prendre dans mes bras peut-être. De lui demander pourquoi elle avait essayé de revenir, au mois de juin, et pourquoi, aujourd'hui encore, elle revenait. Puis repartait. Je ne savais plus. Était-ce elle qui avait déposé la casquette sur mon lit ?

J'allais frapper à la cabine de douche pour la rejoindre lorsque l'eau cessa de couler. La porte s'ouvrit et une dame corpulente, en maillot de bain une pièce, sortit, le visage congestionné par la chaleur, luisant et cramoisi. Elle me regarda avec méfiance puis se dirigea vers le miroir, une trousse de toilette à la main, qu'elle posa sur la margelle du lavabo et de laquelle elle sortit un peigne qu'elle passa dans ses cheveux, à plusieurs reprises, pour

les démêler. Je me demandais si cette femme avait été belle autrefois. Et si Jeanne, un jour, aurait elle aussi ces épouvantables plis et replis dans ses tissus, ces bras mous, ces fesses gonflées qui ressemblaient à deux larges éponges tremblotantes imbibées d'eau où, en différents endroits, la cellulite creusait de petits points fripés.

Nous étions arrivés au port d'Agropoli dans la matinée. Depuis la veille, mon frère s'inquiétait pour le moteur qui nécessitait, selon lui, une inspection plus approfondie. Par prudence, il avait préféré qu'on s'arrête. Et la météo, avait-il dit, est incertaine. Jeanne souhaitait en profiter pour recharger son téléphone. Quant à moi, je n'étais pas mécontent de regagner la terre ferme.

Après le déjeuner, je partis me promener avec Lone. Nos pas étaient encore accompagnés par le mouvement des vagues sur le bitume.

Nous longeâmes la plage, où vacanciers et autochtones commençaient à s'étendre sur le sable malgré les nuages qui s'amoncelaient dans le ciel. Nous gagnâmes la partie basse de la ville, déambulant dans le réseau des rues marchandes. Nous marchions tous les deux côte à côte, sans nous parler, sans même nous regarder, flânant sans plaisir devant les magasins de souvenirs et les boutiques d'électroménager.

S'arrêtant soudain, Lone me fit part de son désir d'écrire à ses parents. Nous nous tenions debout devant un tourniquet métallique et nous regardions les cartes postales colorées qui étaient exposées. Très vite, Lone en sélectionna trois ou quatre. Celle-ci ? Je m'approchai pour regarder la carte postale qu'elle me montrait. C'était une vue d'Agropoli de nuit. C'est bien, dis-je. Je n'aimais plus Jeanne, pourtant je continuais d'éprouver une sorte d'affection pour l'amour que j'avais ressenti autrefois. Depuis sept ans qu'elle vivait avec mon frère, j'avais appris à vivre avec cette idée. Avec l'idée qu'il y avait deux Jeanne.

Nous bifurquâmes dans des rues au hasard, et nous atteignîmes une porte médiévale qui délimitait l'entrée de la partie historique d'Agropoli. Immédiatement après cette porte, tout près de la falaise, se dressait une

église à façade jaune pâle. Son parvis offrait un promontoire qui surplombait la mer.

Tout en haut du village, il y avait un château, un fort avec des créneaux et des tours, de la pierre et quelques aménagements plus modernes composés de verre et d'acier. Le tout montrait çà et là les traces d'une usure discrète, d'une lente érosion.

Lone alla s'accouder au parapet et chercha notre voilier. Elle finit par m'en désigner un du doigt, tout en bas, m'affirmant que ce minuscule triangle blanc était notre bateau. Peut-être, dis-je. Pourquoi tu ne m'as pas dit ? me demanda-t-elle. Je restai silencieux. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais aimé Jeanne ?

De là où nous étions, la mer paraissait infinie.

C'est Jean qui te l'a dit ?

Qu'est-ce que ça change ?

Je ne sais pas, dis-je.

Je vais partir, dit-elle.

Où ça ?

Chez moi, dit-elle.

À Paris ?

Non, dit-elle, chez moi, et d'une main elle retint le chapeau qui manqua de s'envoler.

OceanofPDF.com

Mon frère était en train de regarder sécher une serviette. Il avait l'air hagard comme s'il n'avait pas dormi depuis des mois. Alors ? me demandait-il, sortant soudain de sa rêverie et en se grattant le ventre. Ma foi, dis-je, et, d'un bond, je le rejoignis sur le bateau. Nous nous considérâmes sans rien dire.

Sa bouche, à force d'être léchée, était devenue luisante et très rouge, presque confite. Il me semblait vulnérable. Il y a un vrai problème avec le moteur, dit-il. Je me demandais ce que cela impliquait. Je me demandais si nous allions devoir rentrer. Je pensais à ses envies de tour du monde.

Il va falloir qu'on trouve une pièce quelque part, dit-il. Un joint, ajoutait-il. Une sorte de joint. Il distillait ses informations au compte-gouttes. Je pris la main que Lone me tendait pour l'aider à monter à bord.

Ça se couvre, dis-je.

Nous levâmes la tête tous les trois. Oui, dit Jean, il va pleuvoir.

Jeanne arriva peu de temps après, sa trousse de toilette à la main, sa serviette rouge sur l'épaule. Elle revenait des douches du port. Lone lui tendit la main pour l'aider à nous rejoindre. Alors ? demanda-t-elle. Jean lui expliqua l'histoire du joint. Je regardai le tee-shirt qu'elle portait, couleur saumon trop cuit, et sur le devant duquel se lisait, en grosses lettres noires floquées, l'inscription TOO YOUNG TO DIE. Je le connaissais, ce tee-shirt. C'était moi qui le lui avais offert.

L'après-midi, il y eut une éclaircie durant laquelle Jeanne, sans rien dire, s'éloigna du bateau en direction de la capitainerie. J'imaginais qu'elle allait essayer de téléphoner à sa mère dont elle n'avait plus eu de nouvelles depuis la veille. Je prétextai aller acheter des cigarettes.

Je la suivis.

Je la vis, au bout du port, qui parlait avec un homme. Je stoppai net. Elle parlait en souriant, comme si elle le connaissait. Puis l'homme lui indiqua la direction de la ville.

Jeanne ne m'avait pas vu.

Je continuai à la suivre à distance. Elle marchait sans se retourner. Elle avançait d'un pas déterminé. Je ne savais pas pourquoi, au juste, je la suivais, ou plutôt je ne savais pas pourquoi je faisais mystère de la suivre, j'aurais pu l'appeler, tout simplement, lui dire de m'attendre. Mais c'était autre chose. Cette fois encore, je la regardais s'éloigner.

Après la plage qui peu à peu se dépeuplait, elle monta rapidement la volée de marches vers la place à la fontaine que nous avions traversée avec Lone quelques heures plus tôt, puis elle s'engagea dans la zone piétonne. Je la suivais prudemment, en laissant une dizaine de mètres entre nous. Elle marchait, volontaire et décidée, d'un pas qui laissait penser qu'elle savait où elle allait, qu'elle avait rendez-vous peut-être, mais avec qui, il paraissait impossible qu'elle connaisse quelqu'un ici, à Agropoli. Passé le monument aux morts, en longeant sur la gauche un muret de pierre derrière lequel se devinaient quelques broussailles d'un terrain vague, je me demandai si je l'avais déjà suivie ainsi. Il ne me semblait pas, en revanche je savais que j'aurais pu le faire, que Jeanne aurait pu, jadis, me pousser à la suivre comme j'étais en train de le faire, pour savoir où elle allait, et peut-être, me disais-je, aurais-tu dû la suivre, dès le début de votre histoire, ça t'aurait évité, quoi, me dis-je alors que nous approchions peu à peu de la porte médiévale.

J'avais chaud, l'air était lourd.

Qu'allais-je lui dire si elle se retournait, ma présence était inexplicable, inexcusable, je la suivais, jalousement et sans amour. Je la vis traverser la place et entrer dans l'église.

J'attendis sur le parvis comme si je découvrais l'édifice pour la première fois et m'intéressais en connaisseur à son architecture. En vérité, j'étais bien incapable de dire à quel style on pouvait rattacher cette église, au roman peut-être. Je reculai pour lire l'inscription sur le fronton – *Ave Maris Stella*

– puis, hésitant, la casquette à la main, je me décidai à entrer dans la Chiesa Santa Maria di Costantinopoli.

L'intérieur était calme et frais. La nef était étroite, avec deux rangées de bancs séparées, et sur l'un d'eux, Jeanne était assise, de dos et légèrement voûtée comme si elle était en train de prier. J'attendis sans respirer.

Puis, très vite, je sortis de l'église.

L'air était moite.

L'orage approchait.

OceanofPDF.com

Il va pleuvoir, dis-je de retour au bateau.

Le ciel gronda derrière les collines.

Le vent s'était levé d'un coup, brutalement. On entendait à présent le cliquetis des drisses qui s'agitaient en cognant contre les mâts, une musique déstructurée et métallique qui emplissait l'air. Quelques plaisanciers, jusque-là discrets, nonchalants, se laissaient maintenant gagner par la fébrile effervescence du môle. Je regardais le va-et-vient de ceux qui avaient garé leur voiture près de la digue, qui s'affairaient dans un grand fracas de claquement de coffres et de portières sous le ciel tourmenté.

Autour des bateaux, on rangeait, on nouait, serrait, vérifiait, on protégeait comme on pouvait, et les visages se levaient régulièrement, scrutant une éclaircie qui ne venait pas, espérant sans espoir une accalmie.

Le ciel s'était boursoufflé de gros nuages noirs. La lumière des éclairs le fissurait régulièrement. De l'autre côté de la digue, les vagues venaient s'éclater contre les rochers. Les pavillons et les drapeaux remuaient en claquant sur eux-mêmes comme s'ils voulaient fuir l'orage. Les bateaux, pourtant solidement amarrés, se mirent à onduler dans le port.

Je me demandais ce que Jeanne faisait, ce qu'elle attendait pour revenir. Si elle tardait trop, elle ne pourrait éviter l'orage.

Mon frère sortit du carré et voulut savoir si je l'avais vue. Non, dis-je.

Merde.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Il tenait son téléphone à la main. C'est sa mère, dit-il. Il resta un instant sans rien dire devant nous, désespéré. Moi non plus je ne disais rien. Je ne pensais pas. Reprenant ses esprits, il composa aussitôt un numéro de téléphone et porta l'appareil à son oreille. Il attendit sous le regard médusé de Lone. J'étais en train, très lentement, de prendre conscience de ce que les mots qu'il venait de prononcer signifiaient lorsque quelque chose se mit à

vibrer dans le carré. Nous nous regardâmes tous les trois et nous approchâmes de l'ouverture. Sur la table à cartes, le téléphone de Jeanne, dont le cadran était éclairé, se déplaçait à chaque vibration. Elle ne l'avait pas emporté avec elle, ce qui signifiait qu'elle ignorait encore que sa mère était morte, et par conséquent, que c'était nous qui allions devoir le lui annoncer. Je levai la tête. Je venais de recevoir une première goutte.

Vite, dit Jean, il faut fermer les hublots, mais bientôt on entendit un grand fracas, le bruit violent de la pluie qui tombait sur le bitume du môle, des gouttes épaisses qui trouaient la mer en grésillant. Nous restâmes un instant interdits. Le bateau tanguait. Mon frère descendit dans le carré tandis que Lone et moi remontions sur le quai, hésitant un peu à aller à la rencontre de Jeanne ou à nous mettre à l'abri. Jean, après avoir fermé le bateau, nous rejoignit sur le môle noir et couvert d'une brume mobile. Lone me prit la main, et tous les trois, nous nous mîmes en marche en direction de la capitainerie. Il pleuvait sans discontinuer, je sentais le vent me jeter des rafales de pluie chaude en plein visage, si bien que de temps en temps, je fermais les yeux. Je me demandais si c'était la panne du moteur, l'orage ou la mort de la mère de Jeanne qui viendrait mettre un terme à notre voyage. Ou bien le départ de Lone. Je me demandais s'il me faudrait la suivre. Ce qui était sûr, c'était que notre croisière s'achèverait ici, qu'elle était en train de s'achever, même, sous nos yeux. Je songeais à Jeanne. Elle devait être à l'abri dans l'église. Je crois que j'en ressentais un certain soulagement.

Mon chapeau !

Nous nous retournâmes tous les trois et vîmes le panama déjà loin qui voltigeait seul dans l'air et s'envolait en direction de la mer.

OceanofPDF.com

La porte s'ouvrit sur le visage rayonnant de Jeanne. Bienvenue, dit-elle.

Mon frère et elle venaient d'emménager à Montreuil depuis une semaine. Comme nous ne nous étions pas revus depuis les obsèques, qui avaient eu lieu fin août à Saint-Vernant, la conversation, très vite, oscilla entre leur nouvelle vie ici, en dehors de Paris, et la mort de la mère de Jeanne. Nous évoquâmes Lone aussi, en peu de mots. Je leur racontai qu'elle était rentrée à Flekkefjord. Ce n'était pas une fille pour toi, résuma Jeanne. Je me demandais ce que cela signifiait, une fille pour moi.

Lorsque nous passâmes à table, elle me confia qu'elle et ses sœurs s'occupaient beaucoup de leur père, faisant, à tour de rôle, des allers-retours entre Paris et Saint-Vernant, ce qui les fatiguait, mais leur donnait en même temps une sorte de mission affective qui les aidait à surmonter cette épreuve. Elle évoqua deux ou trois choses qu'elle avait apprises, faisant notamment allusion à un carnet qu'elle avait découvert en triant des affaires dans le bureau de sa mère, sans toutefois en dire davantage. Malgré cette confidence, ou justement parce qu'elle ne faisait qu'effleurer la vérité, je sentais que j'étais définitivement sorti de sa vie. J'avais déjà ressenti cela le jour de l'enterrement, en la voyant suivre le fourgon funéraire, alors que mon frère était à côté d'elle et la consolait. Leur nouvelle maison m'apparaissait comme un cadre neutre. Et Jeanne semblait apaisée. Nous repartions sur de nouvelles bases, tous les trois. Mais bon, dit soudain mon frère pour changer de sujet, il faut aller de l'avant, et il m'annonça, de but en blanc, que Jeanne était enceinte.

Sans même les féliciter, je m'empressai de leur demander de combien de mois. Deux, répondit Jeanne aussitôt.

Deux mois, répétai-je.

Oui, dit mon frère.

Ça n'a pas l'air, dit-il, de te, si, si, lui dis-je alors qu'il revenait de la cuisine avec une bouteille de champagne et trois flûtes qu'il avait dû préparer avant mon arrivée. Une larme, dit Jeanne en portant sa main sur le haut de son verre. Mais c'est prévu pour quand ? leur demandai-je alors que nos flûtes venaient de se rencontrer au centre de la table dans un bruit de verre. Vers le mois de mai, reprit-il en cherchant du regard l'approbation de Jeanne. Un taureau, dit-elle en guise de réponse, précisant aussitôt que Jean préférait une fille. À choisir, confirma-t-il avant de nuancer, disant que ça lui était égal, au fond, un garçon ou une fille, et je me mis à rire, nerveusement, en repensant au jour où il m'avait laissé seul sur le bateau avec Jeanne, me la confiant, en quelque sorte, oui, ma coupe de champagne à la main je riaais, je repensais à cet après-midi-là où j'avais cru faire l'amour avec ma Jeanne à moi, mais tout s'éclaircissait à présent, je revoyais sa Jeanne à lui assise dans l'église, son dos religieusement voûté, le regard baissé et les mains jointes, je la revoyais et je sus soudain ce qu'elle réclamait, quelle prière elle faisait, car tout le monde savait que mon frère, à moins d'un miracle, ne pouvait pas avoir d'enfant.

C'est super, dis-je.

OceanofPDF.com